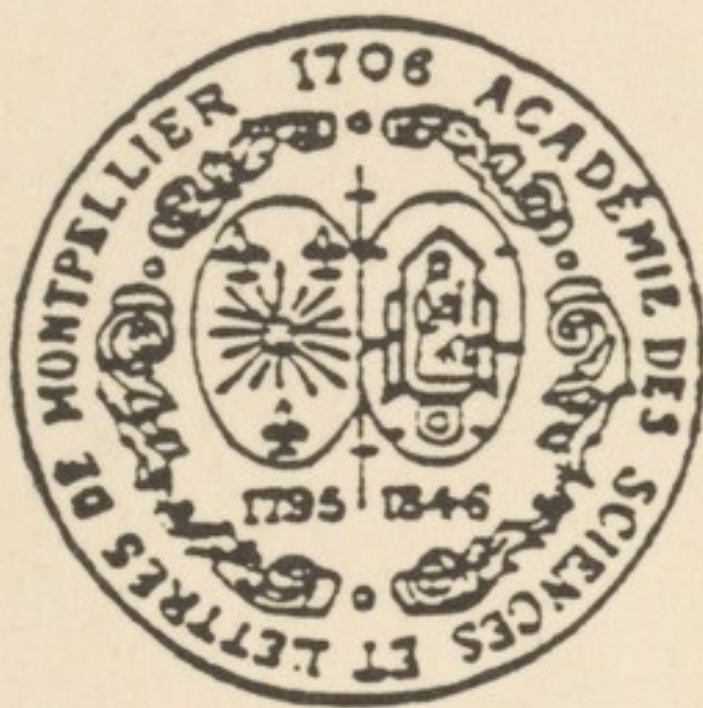


Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER



NOUVELLE SÉRIE
TOME 43
ANNÉE 2012

ISSN 1146-7282

Séance publique du 14 mai 2012

Réception de Christian BELIN

Le Jardin des Académies : un enjeu de la tradition humaniste

Vous m'avez fait l'insigne honneur, mes chers confrères, il y a quatre ans, de m'accueillir au sein de votre Compagnie, et je m'acquitte aujourd'hui, non sans émotion, d'une dette de profonde reconnaissance. Lorsque fut instituée en 1706 la Société royale des Sciences, comme une "extension et partie de l'Académie parisienne des Sciences", les Lettres patentes de sa fondation, signées par Louis XIV, célébraient déjà l'effervescence intellectuelle qui prévalait à Montpellier, ce que le roi appelait lui-même "une étroite liaison d'amitié et d'étude". Depuis quatre ans, j'ai pu constater qu'un tel climat perdurait lors de nos assemblées hebdomadaires, à l'hôtel Sabatier d'Espeyran, où chacun profite d'un compagnonnage éclairé en savourant la gratuité des échanges intellectuels. De séance en séance, le plaisir y est renouvelé, avec la joie de la découverte et l'émerveillement que procure toujours la dissipation partielle des brumes de l'ignorance.

L'usage académique voudrait que fût prononcé, en cette occasion, l'éloge de celui qui me précéda au trentième fauteuil de la Section des Lettres, je veux parler de Monsieur le Chanoine Pierre Massé, qui fut professeur de philosophie au petit séminaire Saint-Roch, mais aussi recteur du collège Saint-François-Régis et de l'établissement Pierre-Rouge. Eprouvant de très grandes difficultés d'élocution, il dut quitter notre Académie, et il réside actuellement à la maison de retraite des Missions Africaines de Montferrier.

Je voudrais lui rendre hommage en rappelant ses travaux sur Jacques Paliard (sa thèse de doctorat) et ses livres sur Marx (*Les 50 mots-clés du marxisme*, paru en 1970 et traduit en espagnol, en italien, en portugais et en japonais), sur Marcuse ou sur Mao (*L'empereur Mao, essai sur le marxisme*, 1979). Pierre Massé était polyglotte et il consacra ses loisirs à des voyages qui lui permirent de faire le tour du monde. Par une mystérieuse disposition de la Providence, il se retrouve aujourd'hui cloué sur un fauteuil et paralysé de la voix. Je lui rendis visite il y a huit jours et, malgré les difficultés de communication, nous avons fait connaissance et avons pu échanger quelques propos. La vitalité intellectuelle ne l'a pas abandonné : sur son bureau j'ai pu apercevoir un bréviaire posé sur une revue contemporaine de philosophie écrite en italien. A plusieurs reprises nous avons ri ensemble, nous étions heureux de nous rencontrer, et cet entretien fut singulièrement émouvant. Permettez-moi enfin, en son nom, de vous transmettre son salut et son meilleur souvenir.

Puisque l'usage académique me dispense de discourir plus longuement sur la personne et l'œuvre de mon prédécesseur, je vous proposerai donc quelques réflexions sur l'origine et l'histoire du mouvement académique, qu'il convient de situer dans le sillage de la tradition humaniste. Permettez-moi, pour commencer, de vous livrer une impression personnelle. Lorsque je pénétrai pour la première fois dans l'enclos de l'Hôtel Sabatier d'Espeyran, je découvris le jardin attenant qui borde

le salon de nos réunions. Aussitôt me vint à l'esprit que l'Académie de Montpellier perpétuait inconsciemment le souvenir du jardin de la première Académie, celle que Platon avait fondée à Athènes.

Au retour d'un voyage en Egypte, vers 388 av. J.C., le philosophe avait en effet acheté un terrain planté d'arbres, qui tenait son nom d'un héros légendaire, *Hékademos* ou *Akademios*. En ce faubourg d'Athènes, Platon fonda une Ecole ; on sait aussi que se trouvaient là un gymnase et une bibliothèque, et que le philosophe y fit ériger une statue d'Apollon, protecteur des neuf Muses. C'est là que pendant plusieurs siècles devisèrent des amateurs de sagesse, parmi lesquels se trouva Aristote, "sous les allées ombragées du divin Hékadémos", comme l'écrivait Diogène Laërce.

L'Ecole platonicienne reçut très vite le nom d'Académie, et, par métonymie, le nom désigna la doctrine de Platon. Or en ce jardin philosophique se situe l'origine d'un mouvement culturel dont les Académies européennes ont toujours revendiqué l'héritage. Cette filiation réelle, et non pas mythique, explique largement la résurgence de l'Académie dans l'Italie de la Renaissance, à Florence, en 1462, lorsque Cosme de Médicis institua, à l'instigation du savant grec Georges Gémiste (dit Pléthon), l'*Academia platonica*, que dirigea aussitôt le grand humaniste Marsile Ficin, et que fréquenta un Pic de la Mirandole.

L'histoire des mots n'est jamais anodine ; elle apporte au contraire des éclairages singuliers sur les faits de civilisation. Qui songerait de nos jours à associer l'Académie à un jardin, fût-ce par le détour de la métaphore ? L'histoire et la sémantique pourtant nous y convient. La symbolique du jardin conserve son éloquence, qui évoque une oasis, un Eden, une Thébaïde, quelque lieu propice aux rêveries de l'esprit ou à ce que Nietzsche appelait des "considérations intempestives". Plus qu'un simple promenoir récréatif, le *locus amoenus* des académies reflète une certaine idée de la quête des savoirs. Aux déambulations du corps correspondent les vagabondages de l'esprit. Cicéron appelait ses jardins de Tusculum une académie, et l'on retrouve dans l'une de ses lettres à Varron l'expression d'une telle félicité : "si tu possèdes un jardin dans l'enceinte même de ta bibliothèque, alors rien ne saurait te manquer (*si hortum in bibliotheca habes, nihil deerit*)".

Comment ne pas deviner sous ces mots la richesse d'un espace intérieur ou bien le secret d'une disposition personnelle, mais encore la sage maîtrise d'un temps consacré aux questionnements de l'intelligence ? Il importe en effet de savoir vaquer aux choses de l'esprit, et sans doute cette libre vacation définit-elle le plaisir académique par excellence. Au fronton de l'Ecole platonicienne, la légende rapporte que se trouvaient écrits ces mots passablement mystérieux : "Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre". On peut jouer avec les exégèses diverses d'une telle formule, mais on peut surtout y déceler une intuition fondatrice : la quête du savoir suppose un amour des belles lignes, la recherche passionnée de l'harmonie universelle, aussi bien dans les orbes entrelacées du cosmos que dans les méandres complexes de la pensée.

En réinventant l'Académie de Platon, Marsile Ficin souhaitait retrouver cet enthousiasme prométhéen, fondé sur une confiance éperdue en la raison humaine. N'est-il pas significatif que le mouvement de restauration des académies ait coïncidé avec une certaine décrépitude des universités, alors enlisées, à de rares exceptions près, dans la routine et la stérilité ? Si la scolastique avait été, au temps de Thomas d'Aquin, un formidable outil d'investigation très innovant, elle s'était depuis lamen-

tablement sclérosée. C'est pour s'opposer à pareille dégénérescence que François I, en 1530, accéda à la demande de Guillaume Budé en créant le Collège royal (devenu par la suite le Collège de France), et c'est en vertu du même principe que se multiplièrent en Europe les académies, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

En France, le mot "académie" est associé pour la première fois à l'idée de société savante en 1570, sous le règne de Charles IX, pour désigner l'"Académie de Poésie et de Musique" fondée par Jean-Antoine de Baïf et Joachim Thibault de Courville, qui renouaient avec la tradition courtoise et occitane de l'Académie toulousaine des Jeux Floraux, Académie du Gai Savoir. Ce n'est pourtant qu'au XVII^e siècle, en ces temps où se consumma une rupture épistémologique sans précédent, que se précisa le sens moderne de l'expression "société savante".

Les académies officielles avaient été précédées, en effet, par une prolifération de cénacles privés extrêmement actifs. On mentionnera pour mémoire le Cabinet des frères Dupuy (appelé académie putéane) qui vit le jour en 1617, les conférences du Bureau d'Adresse organisées par Théophraste Renaudot à partir de 1632 ou encore la célèbre académie du Père Mersenne, que fréquentèrent Descartes, Gassendi, Peiresc, Van Helmont, Pierre de Fermat, Roberval, Torricelli et Pascal. Cette académie du Père Mersenne constitua les prémisses de l'Académie royale des sciences créée par Colbert, qui tint sa première réunion le 22 décembre 1666 dans la Bibliothèque du roi, rue Vivienne.

La tradition humaniste de l'*uomo universale* explique l'épopée académique du Grand siècle. A Paris, dans le sillage de l'Académie française, fondée par Richelieu en 1635, une académie de peinture était née en 1648, sous l'impulsion de Mazarin, bientôt suivie par l'Académie des Beaux-Arts, en 1671, et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1701. A côté de ces institutions parisiennes fleurissent des académies provinciales, à Caen (1652), Soissons (1653), Arles (1668), Nîmes (1682), Montpellier (1706), Bordeaux (1712) ou Dijon (1725). Enfin, le phénomène n'acquiert de signification qu'à l'échelle européenne. A l'Académie parisienne des Sciences font écho l'*Accademia del cimento*, fondée à Florence en 1657, la *Royal Society* de Londres, qui voit le jour en 1662, l'*Akademie der Wissenschaften* à Berlin, fondée en 1700, que dirigera Leibniz, ou encore l'*Académie impériale des sciences*, créée à Saint-Pétersbourg en 1727.

En tant que foyers culturels, ces académies débattent des idées nouvelles et contribuent à vulgariser le savoir, par le biais des correspondances ou des publications périodiques. La plus ancienne revue scientifique et littéraire d'Europe, le *Journal des Savants*, vit le jour le 5 janvier 1665. On y informait le public lettré des premières observations au microscope faites par Robert Hooke, des travaux de Huygens sur l'optique ou de ses découvertes en astronomie, ou encore des expériences faites par Roëmer à l'Observatoire de Paris pour le calcul de la vitesse de la lumière. Les académies s'intéressent alors de près à l'expérimentation scientifique, comme en témoigne par exemple, à Montpellier, l'installation d'un observatoire astronomique au sommet de la tour de la Babotte, en 1739.

Les Académies interviennent également dans le débat public en organisant des concours à partir de questions scientifiques ou littéraires, ou sur des sujets d'actualité. En 1750, l'Académie de Dijon récompensa Jean-Jacques Rousseau pour son *Discours sur les sciences et les arts*, et en 1783, l'abbé Grégoire sera couronné

par l'Académie de Nancy pour un *Eloge de la poésie*. Le *Dictionnaire de Trévoux* (1704-1771) célébrait l'originalité des académies en insistant sur le rôle dévolu aux discussions savantes : une académie se définit ainsi comme "une assemblée de gens doctes et savants qui tiennent entre eux des conférences sur des matières d'érudition". L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert prononcera un vibrant éloge des académies en soulignant qu'elles ne sauraient se confondre avec des écoles : "une académie n'est point destinée à enseigner ou professer aucun art, quel qu'il soit, mais à en procurer la perfection. Elle n'est point composée d'écoliers, que de plus habiles qu'eux instruisent, mais de personnes de capacités distinguées qui se communiquent leurs lumières".

Les sociétés savantes se situent ouvertement en marge des écoles ou des universités, non pas en concurrence, mais selon des rapports de complémentarité, à la manière d'un contrepoint. Cette marginalité fondatrice et fièrement revendiquée se situe, remarquons-le, aux antipodes des idées reçues sur l'institution académique. Certes l'académisme a pu devenir synonyme, au fil du temps, de routine ou d'indigence créatrice, mais il n'est jamais qu'une trahison de l'idéal académique originel. Voltaire ne s'y trompait pas, qui reconnaissait le dynamisme intellectuel de ces assemblées : "Les académies dans les provinces ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, dissipé l'ignorance et les préjugés de quelques villes, inspiré la politesse et chassé autant qu'on le peut le pédantisme" (*Questions sur l'Encyclopédie*).

On assiste ainsi, depuis le *Quattrocento* italien des humanistes jusqu'à la Révolution française, à une véritable efflorescence des académies, aux ramifications successives, qui ne laisse pas de rappeler la métaphore arborescente du savoir telle que l'imaginait Descartes dans le *Discours de la méthode*. Chaque discipline veille scrupuleusement sur son autonomie, mais une même passion les rassemble dans le culte d'un savoir partagé en termes clairs et intelligibles. Les Lettres, les Sciences et les Arts n'ont pas cru déchoir de leur rang ni renoncer à leurs prérogatives ou à leurs spécificités lorsqu'ils communièrent dans un même idéal.

"Une des plus glorieuses marques de la félicité d'un Etat était que les sciences et les Arts y fleurissent, et que les Lettres y fussent en honneur (...), puisqu'elles sont un des principaux instruments de la vertu". Je ne fais ici que citer les Lettres patentes rédigées pour la fondation de l'Académie française, en 1635. Les rois se faisaient gloire d'encourager la prospérité des académies, et l'on sait par exemple combien Louis XVI s'intéressait de très près aux découvertes scientifiques. En supprimant les académies, la Terreur révolutionnaire de 1793 ne fit que trahir l'idéal des Lumières. En réalité, on perçoit aisément qu'il n'y a pas de solution de continuité entre l'*uomo universale* de l'humanisme et l'honnête homme du Grand Siècle ou le philosophe du siècle suivant. Ne nous trompons pas, par ailleurs, sur le sens du mot "lettres" employé dans le texte officiel qui fondait l'Académie française. Il ne désigne pas seulement ce que nous nommons aujourd'hui "littérature", mais, de manière plus large et plus ambitieuse, l'usage même de la parole, artiste et raisonnée tout à la fois, au service de ce qu'Erasme appelait l'"institution de l'homme". Nous saisissons ici l'enjeu même de tout humanisme, dont l'inspiration originelle repose sur les *litterae humaniores*, ces lettres qui doivent nous rendre plus humains, plus conformes à notre vocation d'être doués de parole et d'intelligence.

L'humanisme reste un appel à devenir enfin ce que nous sommes, à ce que nous ne devrions jamais cesser d'être ou d'avoir été. Rappelons-nous l'enthousiasme de Maître François Rabelais, si cher à la mémoire universitaire de Montpellier : "Maintenant toutes disciplines sont restituées", écrivait le géant Gargantua à son fils Pantagruel. Et le père s'émerveillait d'un tel bouleversement : "Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de librairies très amples (...)".

Institution de l'homme, restitution des savoirs : le projet de renouvellement correspond, aux XVI^e et XVII^e siècles, à un geste de refondation incessante. On évoque alors volontiers une entreprise d'instauration ou de restauration : Bacon publie à Londres, en 1623, l'*Instauratio magna*, qu'il identifie à une promotion continue de toute forme de connaissance (*advancement of learning*). Pourrait-on concevoir un "avancement" quelconque, un progrès, quel qu'il soit, sans le soutien des "humanités", sans assise culturelle ?

C'est pour servir un tel dessein que fut conçu le modèle académique d'une sociabilité savante enracinée dans la pratique mondaine de la conversation. Les femmes jouèrent un rôle éminent dans l'élaboration de ce nouvel *ethos*. Les académies du XVII^e siècle n'ont pu fixer les règles de l'échange ou de la communication qu'en s'inspirant des pratiques alors en usage dans les cercles mondains. Aux salons de Mme de Rambouillet, de Melle de Scudéry ou de Mme de Sablé succédèrent, au XVIII^e siècle, celui de Julie de Lespinasse, d'Emilie du Châtelet ou de Mme du Deffand. Une éthique exigeante de la conversation traverse toute l'époque classique. Le chevalier de Méré, en 1677, s'en était fait l'ardent défenseur : "La conversation, écrivait-il, veut être pure, libre, honnête, et le plus souvent enjouée, quand l'occasion et la bienséance le peuvent souffrir, et celui qui parle, s'il veut faire en sorte qu'on l'aime, et qu'on le trouve de bonne compagnie, ne doit guère songer, du moins autant que cela dépend de lui, qu'à rendre heureux ceux qui l'écoutent".

A vrai dire, Montaigne avait déjà finement décrit ce protocole d'une prise de parole en public, une parole qui sût faire apprécier la liberté ou les agréments du dialogue ; c'est ce qu'il appelait l'art de la "conférence" : "Les Athéniens, et encore les Romains, conservaient en grand honneur cet exercice en leurs Académies". Avec sa lucidité et son ironie coutumières, l'auteur des *Essais* laisse toutefois entrevoir l'envers négatif de ce beau programme : "Comme notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et réglés, il ne se peut dire combien il perd et s'abâtardit par le continuel commerce et fréquentation que nous avons avec les esprits bas et maladifs".

Le XVII^e siècle entendit la leçon, et il sut l'illustrer avec éclat, par son refus têtu de la pesante érudition, du pédantisme facile ou de la cuistrerie arrogante. Par l'entretien des beaux esprits se peaufinait un art subtil de persuader. Faut-il préciser que cette difficile maîtrise de la parole excluait de son horizon aussi bien le bavardage insipide que la superficialité affligeante ? Une conception ascétique du *logos* devait habiter en profondeur tous les professionnels de la parole. Écoutons sur ce point La Rochefoucauld, dont les conseils me semblent caractériser la pratique académique idéale de l'échange.

D'abord le sens de l'écoute : "Ce qui fait que si peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il veut dire qu'à ce que les autres disent. Il faut écouter ceux qui parlent, si on veut être écouté ; il faut leur laisser la liberté de se faire entendre, et même de dire des choses inutiles". Il importe ensuite de lutter contre les dérives de l'intransigeance : "Il faut éviter de contester sur des choses indifférentes, faire rarement des questions inutiles, ne laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison que les autres, et céder aisément l'avantage de décider". Enfin, voici la règle suprême que devraient se répéter tous ceux qui prononcent des discours ou des communications savantes : "Il y a de l'habileté à n'épuiser pas les sujets qu'on traite, et à laisser toujours aux autres quelque chose à penser et à dire". Persuader son auditoire qu'en vérité, et selon toute vraisemblance, il pourrait, et même devrait se trouver à la place occupée par l'orateur ! Exquise politesse à laquelle nous invitent les écrivains contemporains de Pascal ou de Racine.

Vous pourriez croire, Mesdames et Messieurs, et parfois non sans quelque justesse d'appréciation, que notre époque gravite désormais à quelques années-lumière de tous ces principes ou de tous ces critères. Les moyens de communication ont tellement proliféré, ils nous ont si bien obnubilés et si efficacement aliénés que nous communiquons en effet avec une virtuosité encore jamais atteinte.

Mais nous communiquons si bien entre nous que peut-être nous nous parlons de moins en moins, en toute simplicité, en toute *humanité*. On pourrait ajouter, sans se montrer toutefois excessivement alarmiste, que la logorrhée contemporaine, dans les médias ou ailleurs, ne s'accompagne pas toujours d'un sursaut de l'intelligence. Notre époque conjugue, par surcroît, certaines déficiences de la parole ou de la pensée avec une implosion sans précédent du savoir ou des connaissances, désormais éparpillées en mille spécialités de plus en plus isolées les unes des autres. Comment fédérer ces disciplines qui semblent s'éloigner les unes des autres ? Comment éviter en particulier le triste divorce entre les sciences et les lettres ?

Un élément de réponse se trouve peut-être dans un texte juridique rédigé en 1289, texte pétri d'esprit humaniste. Il s'agit de la bulle promulguée par le pape Nicolas IV, qui instituait officiellement l'Université de Montpellier en réunissant la médecine, le droit et les lettres (les arts libéraux), jusqu'alors enseignés en des collèges différents. Le problème de la réunification des universités est-il une spécificité singulière propre au XIII^e siècle, qui ne nous concernerait nullement ? La question plonge certains dans l'embarras, et je ne fais que la déposer naïvement dans le secret de votre for intérieur...

La bulle papale que j'évoquais repose paisiblement dans les archives de la ville de Montpellier. Son propos, il faut le souligner, se montre d'emblée très flatteur pour l'environnement culturel de Montpellier, qui s'enorgueillissait déjà de ses écoles magistrales : "ce lieu célèbre et renommé, lit-on, est particulièrement propice aux études (*locus Montispesulani (...) aptus valde studio*)". C'est pourquoi il convient d'y implanter un centre général des études universitaires (*studium generale*) où "soient insérés tous ceux qui cultivent la sagesse (*ut in loco ipso cultores sapientiae inserantur*)". Le dénominateur commun des études, quel que soit leur domaine, consiste précisément en ce concept de "culture", une culture ordonnée à l'amour de la sagesse. L'*université* se définit comme un "*studium generale*" parce qu'elle

rassemble et diffuse les connaissances selon *l'universel*. L'un des plus illustres étudiants de Montpellier, Pétrarque, n'est-il pas l'un des anges tutélaires des Belles Lettres portées par le souffle de l'humanisme ?

Ces notions d'université et d'universalité rejoignent ainsi, dans une perspective humaniste, l'idéal des académies. Les deux institutions plaident en effet pour la conjonction des savoirs, la rencontre des compétences et le dialogue critique. Les jardins d'Akados favorisent la prise de distance absolument nécessaire aux activités de l'esprit ; ils ménagent un retrait salubre, où il est permis de savourer le temps parallèle d'une méditation sans cesse inachevée.

La survie des académies à travers les siècles ne saurait être interprétée comme une espèce de survivance passéiste qui se consacrerait à l'enregistrement douillet des permanences. Le phénomène s'inscrit plutôt dans le geste même d'une tradition vivante du savoir, tradition qui cherche moins à conserver qu'à transmettre et à actualiser.

Depuis Platon jusqu'aux Lumières, depuis Marsile Ficin ou le XVII^e siècle jusqu'à aujourd'hui, un même enthousiasme humaniste n'a jamais cessé de séduire ou de stimuler. "Toute la dignité de l'homme est en la pensée" ; cette remarque aussi simple que profonde résume à elle seule l'ambition de n'importe quel humanisme authentique. Pascal, qui en est l'auteur, attirait notre attention sur le difficile mais indispensable apprentissage de la pensée. Presque immobile sur son fauteuil, mais l'esprit toujours en éveil, le chanoine Massé restera pour nous, ce soir, l'image de ce bouillonnement de vie. Et comme Descartes voyait finement les choses, lorsqu'il écrivait que l'esprit savait goûter ses plaisirs "à part" ! Cet *a parte* salutaire et si mystérieux justifierait à lui tout seul, mes chers Confrères, l'existence même de nos séances hebdomadaires.

Chaque lundi, à la tombée du jour, une cohorte d'hommes et de femmes envahit le salon rouge de l'Hôtel Sabatier d'Espeyran. Ce ne sont pas des conspirateurs fantasques ou les membres de quelque groupuscule ésotérique ; ce sont les académiciens de Montpellier qui se réunissent en toute simplicité pour se livrer à une activité qui, par les temps qui courent, deviendrait presque hautement subversive : ils ne se retrouvent en effet que pour avoir le plaisir de s'écouter et de se parler. Les académiciens se veulent en toute ingénuité des quémandeurs de sagesse, des "cultivateurs de sagesse", comme l'écrivait Nicolas IV. Le sérieux de leur démarche ne les prive d'ailleurs pas, et c'est heureux, d'un incontestable sens de l'humour. En 1770, Sébastien Mercier écrivit un roman utopique où il imaginait ce que serait notre pays en 2440 ; transporté à cette époque lointaine, le narrateur constate avec plaisir que les membres de toutes les académies, en France, "travaillent à former le cœur de leurs concitoyens à la vertu" ainsi qu'à "l'amour du beau et de vrai" (*L'An 2440 ou Rêve s'il en fut jamais*). Appréciez, mesdames et messieurs, l'ampleur de la tâche et l'immensité des perspectives qui s'ouvrent ainsi à nos yeux ébahis !

Mais il est temps de conclure, et je le ferai d'autant plus volontiers que je me souviens du précieux conseil formulé par La Rochefoucauld : "s'il y a beaucoup d'art à parler, il n'y en a pas moins à se taire". Nous sommes réunis ce soir, en quelque sorte, au cœur même de Montpellier, au plus intime de son identité, dans le sanctuaire de ce "*studium generale*" voulu par nos fondateurs, et devant cette chaire qui en constitue le plus éloquent des symboles. Si nous interrogeons la mémoire des lieux, notre imagination peut même se figurer que nous sommes dans un jardin,

puisque nous occupons l'emplacement du cloître de l'ancien monastère Saint-Germain. Ici, l'Université et l'Académie poursuivent un même idéal, quand bien même elles devraient parfois œuvrer à contrecourant ou se faire entendre "à temps et à contretemps". Notre Académie n'est-elle pas elle aussi, à sa manière, une espèce de *studium generale* ?

Vous me recevez aujourd'hui solennellement au sein de votre assemblée, et si je mesure en toute lucidité mes propres défaillances, eu égard à l'honneur que vous me faites, je garde une confiance inébranlable en la valeur de notre commune entreprise, parce qu'on ne cesse jamais de redécouvrir les pouvoirs somptueux d'une parole guidée par la raison, et parce que, dans les choses de l'esprit, il ne saurait jamais y avoir prescription. Il n'existe jamais qu'un nouveau départ.

Réponse de Bernard CHÉDOZEAU

C'est avec un grand plaisir que je vous présente aujourd'hui le Professeur Christian Belin.

Christian Belin est né à Nîmes il y a 51 ans. Son père était cévenol et sa mère languedocienne – toute une famille de notre région. Christian est marié avec Anne Biarne, qui est professeur agrégé de Lettres en classes préparatoires au lycée Daudet à Nîmes, qui est parmi nous et que je salue. Ils ont quatre enfants, Antoinette qui a obtenu un master de Sciences Politiques et qui n'a pu être là aujourd'hui, Ambroise, Madeleine et Pauline qui continuent leurs études.

Après les années de classes préparatoires au lycée Joffre, d'études à la Faculté des Lettres puis à Paris – et Cher Ami vous vous souvenez avec reconnaissance de vos professeurs Anne Henry, Jacques Proust, Jean Mesnard et Philippe Sellier -, Christian Belin obtient l'agrégation de Lettres modernes en 1986, avec le rang de 11^e – et je crois que j'étais déjà vice-président de ce concours : rétrospectivement, je me réjouis de votre succès. Il effectue son service militaire en 1982 à Nîmes, à l'École d'Application Antiaérienne.

Sous la direction du professeur Jean Lafond, Christian Belin achève une thèse de doctorat intitulée *L'œuvre de Pierre Charron (1541-1603). Littérature et théologie de Montaigne à Port-Royal*. Il obtient son doctorat en décembre 1992 avec la mention "très honorable avec les félicitations du jury". Sous la direction du professeur Gérard Ferreyrolles, et notre ami et confrère Pierre Pasquier faisant partie du jury, il obtient en 2000 l'habilitation à la direction de recherches sur le sujet *La Méditation en France au XVII^e siècle*.

Dès 1993, il est maître de conférences puis professeur de littérature française du XVII^e siècle à l'Université Paul-Valéry de Montpellier. Dans cette Université il joue un rôle administratif important, puisque après avoir gravi les divers échelons il est depuis septembre 2009 Directeur de l'UFR I, Lettres, Arts et Philosophie – autrefois on aurait dit doyen de la Faculté des Lettres. Son équipe de recherche est l'IRCL (Institut de Recherches sur la Renaissance, l'Âge Classique et les Lumières), qui est un Centre où travaillent ensemble francisants et anglicistes. Christian Belin a dirigé cinq thèses, et cinq autres sont en cours. Il a été élu en 2011 membre du Centre National des Universités, et depuis cette année il est membre du Conseil scientifique de l'Université. Il fait aussi partie du jury de l'agrégation interne de Lettres modernes.

Je ne mentionne pas sa participation à divers laboratoires, société savantes, et à plusieurs commissions du Ministère comme l'Agence d'Évaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur. Je rappelle seulement qu'il a été invité dans plusieurs Universités étrangères et que, depuis 2003, il est responsable du jumelage de l'Université Paul-Valéry avec l'Université de Varsovie ; depuis 2008, Christian Belin est "fellow" à St. Catherine's College, à Oxford. Il a mené des missions et des colloques à Oxford, en Tunisie, à Varsovie, en Lituanie, en Arménie, en Algérie, à Rome, et surtout à Fribourg en Suisse. En juillet, il ira en Chine pour donner des cours à l'Institut franco-chinois de Shanghai et à l'ambassade de France à Pékin une conférence intitulée "La Chine obscurcit, mais il y a clarté à chercher", pour reprendre une phrase de Pascal.

Ses activités sont ainsi nombreuses, variées et d'un excellent niveau.

* * *

*

Sur le plan intellectuel, votre œuvre, cher Ami, est tout aussi ample.

Outre une soixantaine d'articles et de publications, Christian Belin a publié trois ouvrages majeurs :

- *L'œuvre de Pierre Charron (1541-1603). Littérature et théologie de Montaigne à Port-Royal*, Paris, Champion, 1995.
- *La Conversation intérieure. La Méditation en France au XVII^e siècle*, Paris, Champion, 2002.
- Tout récemment *Le Corps pensant. Essai sur la méditation chrétienne*, au Seuil.
- Il prépare l'édition du *Traité du pur amour*, du P. Paulin d'Aumale, et la *Théologie familière* de Saint-Cyran.

Je dois faire mention de deux autres ouvrages fort originaux,

- l'édition d'un recueil de beaux poèmes baroques, *L'Orphée chrétien ou Psaltérion à Dix Cordes de Jean Boucher*, Grenoble, 1997,
- et plus personnellement Christian Belin a publié neuf poèmes dans *Le Nouveau Recueil*, Champ Vallon, mars-mai 2007.

Parmi les séminaires de maîtrise et DEA qu'il a dirigés, j'en ai retenu quelques-uns qui sont significatifs de ses centres d'intérêt. On trouve des sujets religieux, comme *La représentation de la sainteté au XVII^e siècle*, ou *L'intériorité au XVII^e siècle*, ou *Extravagance et excentricité au XVII^e siècle*. Mais Christian Belin se tourne progressivement vers des sujets d'ordre scientifique, comme *Le corps et la chair au XVII^e siècle*, *Le vide au XVII^e siècle*, ou *L'actualité scientifique au XVII^e siècle*.

Christian Belin poursuit un travail autour de la notion de *tradition*, avec l'Université de Fribourg et le centre théologique de l'Albertinum, qui est le couvent des dominicains de Fribourg, et il travaille aussi sur *le livre médical au XVII^e siècle*, recherche qui lui a permis de découvrir les richesses de la Bibliothèque de notre Faculté de Médecine. Un projet de travail ultérieur tentera d'approfondir ces questions, notamment dans le domaine du livre médical, dans le cadre d'une collaboration avec l'Université de la Colombie britannique, au Canada, qui possède, comme la Faculté de médecine de Montpellier, une importante collection de livres médicaux anciens.

* * *

*

Sans prétendre résumer **la pensée** de Christian Belin, je veux tout de même présenter brièvement ses ouvrages.

Son champ d'études est centré sur **la culture chrétienne aux XVI^e et XVII^e siècles**, et il analyse les rapports entre littérature, philosophie, théologie et spiritualité, disciplines autrefois moins cloisonnées entre elles que de nos jours.

La thèse de doctorat de Christian Belin s'intitulait *L'œuvre de Pierre Charron (1541-1603). Littérature et théologie de Montaigne à Port-Royal*.

Christian Belin se penche sur le difficile concept de *sagesse*, qui est héritier des traditions gréco-latine et judéo-chrétienne. Ce concept permet à Pierre Charron de s'exprimer en philosophe et en théologien, en proposant une anthropologie originale puisque, si elle est orientée à la connaissance de Dieu dans des perspectives augustinienes, en même temps elle est humaniste au moment où s'affirme cette nouvelle vision du monde. Selon Charron, bien que sa nature soit corrompue *l'homme reste une image de Dieu*, et il existe ainsi une sagesse humaine, fondée sur la générosité et la liberté de l'esprit, qui s'ordonne à la recherche d'une sagesse divine que seule la Révélation chrétienne authentifie. Pierre Charron tente ainsi de concilier une vision humaniste avec un discours antihumaniste marqué par l'influence de l'"ombrageux" saint Augustin, et c'est de cette ambivalence qu'elle tire sa richesse. C'est là l'apport essentiel de cette thèse remarquable.

Un deuxième ouvrage de Christian Belin s'intitule *La Conversation intérieure. La méditation en France au XVII^e siècle*. Cet ouvrage a été couronné en 2003 par l'Académie des Sciences morales et politiques. Christian Belin y étudie la méditation au XVII^e siècle, cette méditation qu'il appelle une "conversation intérieure".

La méditation se situe au carrefour de la philosophie, de la théologie et de la spiritualité. Une bonne part des analyses de Christian Belin repose sur le constat de l'écart grandissant au XVII^e siècle entre la conscience religieuse individuelle et les contraintes idéologiques de la collectivité. À côté des changements sans précédent survenus à cette époque comme la laïcisation des savoirs et la sécularisation grandissante des pouvoirs et en face de l'individualisme triomphant, et pour une bonne part en raison de ces changements, le savoir religieux hérité du Moyen-Âge est tiraillé entre l'érudition, l'historicisme, la théologie mystique, et désormais il suscite la défiance, la critique, le soupçon. C'est dans un esprit de reconquête que l'Église catholique encourage alors la dévotion privée, **la méditation** et, pour cela, la diffusion massive des livres de dévotion.

Pour cette étude de l'histoire de la méditation chrétienne, Christian Belin analyse la doctrine augustinienne, mais aussi la *lectio divina* et la *cogitatio* monastique – manducation et rumination –, en particulier chez les écoles jésuite et carmélitaine, chez les salésiens, chez les Pères de l'Oratoire et à Port-Royal. De cette très riche étude surgissent des œuvres littéraires de premier plan : ainsi de l'exégèse sémiologique chez le poète La Ceppède, ou de la poésie de l'anachorète chez Hopil, ou de la théologie de l'icône chez le cardinal de Bérulle, ou de la dramaturgie du salut. Enfin les *Pensées* de Pascal sont comme une Parole en archipel, disséminée dans des liasses énigmatiquement interdépendantes.

La méditation en est transformée : "Je pense et médite parce qu'**un autre** pense et médite en moi, avec moi et à travers moi" ; "méditer, c'est écouter ce Verbe intérieur". Il n'est pas besoin de souligner la puissance de cette analyse de Christian Belin.

Le 3^e ouvrage est *Le Corps pensant*, qui est un essai de réflexion sur la pensée chrétienne appuyé sur les Écritures et sur les ouvrages "des pères et des auteurs ecclésiastiques".

Depuis les Pères de l'Église jusqu'à Saint Ignace de Loyola ou à Pascal, cet essai explore le sens et les formes de la méditation chrétienne : épreuve du vide, expérience de l'esprit, langage du corps et de l'image, pouvoirs de la parole ou secrets de la prière, interprétation des Écritures, conscience historique du temps présent. Objet même de la méditation, par le dynamisme de la grâce le corps pensé assume alors sa vocation de *corps pensant*.

Ces analyses de Christian Belin rendent compte du changement décisif qui se produit au XVII^e siècle dans la représentation du corps aussi bien que dans le rapport concret que l'on entretient avec lui. Du fait des découvertes en microscopie (Hooke, Leeuwenhoek), d'une part, et de l'autre de l'évolution des théories médicales chez des théoriciens comme Harvey, Stenon, Malpighi, Willis, Dionis, comme le dit Descartes le corps devient quelque chose de "fort équivoque", et on prend ses distances par rapport à lui. Les frontières de la pudeur se déplacent, et dans la représentation du corps au théâtre ou dans le roman le discours sur le corps verse dans l'euphémisme ou la litote : ou on l'embellit, ou on s'en tait, on ne sait plus en parler franchement. Cette crise affecte également le discours chrétien, qui peine à rappeler l'éminente dignité du corps dans une saine théologie de l'Incarnation. Comment oublier que, pendant plusieurs siècles, clercs et laïcs ont porté sur le corps, "cette guenille", un regard de réprobation méfiante ? On sort aujourd'hui seulement de cette anthropologie.

Je ne saurais trop insister sur l'originalité de ces études de Christian Belin, qui étudiant la place et le statut du corps dans la pensée chrétienne en fondent la reconnaissance.

* * *

*

Je terminerai par quelques mots sur votre étude intitulée "L'éther et le cristal : comment théoriser la transparence au XVII^e siècle ?". Menée dans un même esprit d'ouverture à la science, ce travail intéressera certains de nos confrères scientifiques.

Après avoir rappelé l'intérêt que le XVII^e siècle porte aux recherches aussi bien qu'à la rêverie sur la transparence et sur le clair-obscur, Christian Belin souligne que ces questions se posent aux **savants** qui veulent "penser la lumière", et aux **peintres** qu'il appelle des "professionnels de la lumière captive". C'est Kepler qui, pour reprendre une de vos formules heureuses, transforme le premier "l'appareil oculaire tout entier en véritable atelier d'artiste". Christian Belin s'interroge sur la possible convergence entre peintres et savants, quand bien même les uns et les autres ne s'accordent pas, ou quand bien même ils explorent les mêmes voies un peu comme à leur insu. Une pluralité de lectures s'offrent ainsi, tant sur la question centrale des modes de propagation de la lumière, sur fond de matière éthérée, que sur les effets qui en découlent. Mais le niveau de ces analyses m'arrête, en reprenant votre heureuse formule sur l'émergence d'une transparence qui intégrait aporie théorique et insaisissable pictural.

Conclusion

Ainsi Christian Belin a, autour de Port-Royal d'abord, et beaucoup plus largement ensuite, abordé et relié entre eux nombre de domaines :

- en littérature et surtout en poésie,
- dans une vision théologique, par exemple à propos de Saint Augustin,
- en philosophie avec l'humanisme,

mais aussi

- en esthétique,
- et enfin dans le domaine scientifique, où il invite à une prise de conscience de l'évolution du regard chrétien sur le corps.

Cher Christian, époux et père accompli, vous qui êtes un aussi bon administratif qu'un solide intellectuel, un grand voyageur qui sait porter dans le monde une vision de la culture française, vous qui parmi nous unissez si heureusement jeunesse, science et spiritualité, je peux abandonner à présent le style académique pour te dire que tu me parais tout désigné pour occuper parmi nous le fauteuil qui fut celui du chanoine Masset.

Allocution de clôture

par le Président Daniel GRASSET

La réception, pour ne pas dire l'intronisation, réservée au siège impérial, royal ou épiscopal, d'un nouveau membre titulaire est toujours un temps fort de notre vie académique.

Elle est, en effet, à la source du bonheur, voire de l'émerveillement que suscite la variété de nos réunions. "variété, c'est ma devise" disait La Fontaine, faisant allusion, il est vrai, à ses conquêtes féminines. Cette connotation libertine ne saurait, naturellement, s'appliquer à notre très sage Compagnie pour laquelle la variété s'incarne dans la diversité d'origine, de formation, d'expression et de culture de ses membres. Ce que résume bien la pluridisciplinarité, deuxième critère requis pour être admis au cénacle de la Conférence Nationale des Académies dont la Présidence nous a été confiée en 2006-2008.

Vous avez justement rappelé, au début de votre propos, le site actuel de notre Académie, le salon rouge de l'hôtel de Lunas avec une pensée émue pour le jardin attendant que nous avons le plaisir de traverser, chaque lundi, en nous rendant à nos séances. L'évocation du jardin d'Akados où Platon dispensait son enseignement est parfaitement légitime. On peut aussi la considérer comme un juste clin d'œil à la place privilégiée occupée par la botanique dans la fondation en 1706, de la Société Royale des Sciences, première appellation de notre Académie.

La richesse de votre formation, l'excellence de vos titres universitaires et l'étendue de vos connaissances se retrouvent dans votre discours de réception. C'est l'un des plus remarquables exposés sur l'Académisme qu'il m'a été donné d'entendre. Je le crois digne d'être porté à la connaissance de Monsieur Gabriel de Broglie, Chancelier de l'Institut de France. C'est bien volontiers que je me mettrai à votre disposition pour concrétiser cette proposition.

Votre investissement dans l'enseignement et la recherche, centré sur le XVII^e siècle, aborde, au-delà du domaine littéraire, des rivages philosophique et théologique, témoignant d'une rare ouverture d'esprit. Ce qui ne vous empêche pas de taquiner la poésie. Si l'on ajoute un lourd investissement dans la gestion de l'Université Paul-Valéry de Montpellier et vos nombreuses missions à l'étranger contribuant au rayonnement culturel de notre pays, vous incarnez véritablement de nos jours ce qu'on appelait, jadis, "l'honnête homme".

A peine âgé d'un demi-siècle, riche d'un si beau parcours, nul doute qu'un brillant avenir vous attend et qu'une place de choix au sein de notre Compagnie comble notre bonheur. C'est pourquoi, selon la formule traditionnelle, je vous invite à prendre place sur le XXX^e fauteuil de la section des Lettres de notre Académie.